

# L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 49.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 20 Avril 1867.

## L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES.

PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.

PARAIT LE SAMEDI.

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St.-Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit, et au mois avant l'expiration de leur abonnement.

### Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
1 insertion	\$ 0.38
2	0.63
3	1.25
4	2.00
5	3.57
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
1 insertion	\$ 0.50
2	0.85
3	1.50
4	3.00
5	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD & CIE. Éditeur, Propriétaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

## FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

20 AVRIL.

### HILDEGARDE.

LÉGENDE ALLEMANDE.

„Ich glaud die Wellen verschlingen  
Am Ende Schiffer Kahn  
Und dass hat mit ihren Singer  
Dix Lorelei Gothan.“

HENT.

—Cent mille tonnerres ! s'écria le baron von Katzenellenbogen, en frappant sur la table avec fureur.

—Calméz-vous, mon bon seigneur, dit Dietrick Klautz, son écuyer.

—Une mijaurée de cette espèce ! J'en crèverai de rage ! Apportez-moi un flacon Marcobrunner.

Puis le baron se jeta sur son immense chaise, appuya son front sur sa main et son coule sur la table.

Katzenellenbogen, comme vous le savez tous, n'est plus maintenant qu'un monceau de ruines ; mais à cette époque c'était une puissante forteresse, un château aussi gothique que l'esprit humain l'avait pu concevoir. D'énormes tours, hautes comme des montagnes, des donjons affreux, humides, sans autre lumière que le crépuscule qui luttait à travers les guichets grillés des portes ; une immense salle d'armes, décorée de trophées de guerre et de chasse ; des meurtrières percées dans ses murs épais pour faire

pleuvoir les traits d'arbalète, de curieuses fenêtres en forme de lancette, des poutres de toit entrelacées, des herbes, des fossés, enfin tout ce qui, suivant les circonstances, avait été jugé convenable.

Le château se dressait sourcilieux sur une éminence vis-à-vis de S. Goar, sur les bords du Rhin. Le fleuve impétueux mugissait à ses pieds, emportant dans sa course les débris arrachés au rivage.

Au-dessous s'élevait la chapelle de Bornhofen, bâtie en l'honneur de la Vierge, par Broemer Rudesheim, qui, après avoir tué un dragon, partit pour la Palestine. Il y fut fait prisonnier par les Sarrazins, et fit vœu de consacrer sa fille unique à Dieu, s'il recouvrait sa liberté. Mais elle, la pauvre fille, avait donné son cœur à une créature humaine, et lorsque son père revint et voulut la forcer à prendre le voile, elle se jeta dans le Rhin, et elle fut entraînée par les ondes ; les tresses dorées de sa chevelure flottaient à la surface, son visage pâle était tourné vers le ciel, tandis que son âme coupable allait comparaître devant celui qui l'avait créée.

Plus loin, on apercevait le sombre château de Rheinfeld, qui appartenait aussi au baron ; plus encore, à l'endroit où l'eau bouillonnait avec le plus de fureur, formait un gouffre, on découvrait le rocher où l'Ondine (Lorelei) s'asseyait en péignant ses cheveux dorés, ou en faisant vibrer sous ses doigts blancs les cordes de son luth, mêlant à leur harmonie les sons enchantés de sa voix de syrène. Lorsque le batelier la voyait et l'entendait, il oubliait le maelstrom, et l'attention fixée sur l'Ondine, il était attiré dans le gouffre, où il tournoyait, tournoyait, et était englouti dans l'abîme épouvantable, sans autre chant funèbre que la voix magique de la syrène et la mélodie enivrante des cordes d'or.

Telle était la position du château de Katzenellenbogen.

III

Le baron de Katzenellenbogen était de puissante stature, il avait six pieds d'os et de muscles, avec un pied véritablement allemand, aussi large et aussi plat qu'un carreau, et une main nerveuse, capable d'arracher les cornes d'un bœuf. Le baron avait des propensions à l'embonpoint, à la violence, au Marcobrunner, au Rudesheimer et au Liebfraumlöh, en un mot à tout ce qui était potable, excepté l'eau. C'est pourquoi le nez du baron était rouge, bulbueux, tuberculeux dans son apparence, avec de petites veines foncées courant sous sa peau tendue comme des fibres d'une feuille de grosellier.

Il avait joué de malheur ce jour-là. D'abord, il avait appris qu'une troupe de riches marchands était passée inaperçue devant sa porte, tandis que la sentinelle dormait ; il s'était écrié : „Hiemel !“ et avait fait pendre la sentinelle pour servir d'encouragement au reste de la garnison.

Puis un détachement de fourrageurs avait été rencontré par Otho von Schoenberg et presque taillé en pièces, le baron s'était écrié : „Donnervetter !“ et avait cassé la tête du messager avec un flacon.

Pendant qu'il était encore sous le coup de cet échec, il avait appris qu'il devait être mis au ban de l'empire, pour avoir pillé des serviteurs du cardinal archevêque de Cologne, cette fois il s'était écrié : „Hagel sapperment !“

Enfin, son écuyer lui avait apporté une lettre dans laquelle Hildegarde von Salis refusait positivement sa main abhorrée, et lui disait qu'elle préférerait la mort. C'était cette dernière nouvelle qui avait porté sa colère à son comble, et qui avait arraché au baron les paroles mémorables en tête de cette histoire : „Cent mille tonnerres !“

IV

Le Marcobrunner étancha sa soif sans apaiser sa colère. Après avoir chassé son écuyer de sa présence, il se mit à arpenter la salle avec impatience, en jurant de tirer vengeance de cet ennemi du monde en général, et d'Hildegarde, en particulier.

—Je lui apprendrai, disait-il, à refuser la main d'un Katzenellenbogen ! J'enverrai des cavaliers pour saccager son château et l'amener ici de force. — Oui, je le ferai !

—C'est aussi ce que je ferais, baron, dit une voix tout près de lui. Le baron se retourna pour regarder l'interrompteur. C'était un petit homme, habillé de noir, comme un notaire ; son visage était pâle et ses traits très ordinaires. La seule chose remarquable chez lui, était une longue queue, comme celle d'un singe, qu'il agitait continuellement en décrivant les courbes les plus gracieuses. L'extrémité de cette queue formait un sifflet.

—Qui diable (der Teufel) es-tu ? demanda le baron.

—Je lui apprendrais à mieux vivre — si je le pouvais, reprit-il, sans répondre à la question précédente.

—Si je le puis, petit fou ! J'enverrai demain à ta suite un cavalier pour prendre possession de ta demeure et de ta personne.

—Mais malheureusement le Graf Max von Steinrad a cinquante hommes pour la garder.

—Je la réclamerai à l'empereur comme pille de mes domaines.

—Oui, si l'interdiction ne te frappe pas avant pour avoir volé sa grandeur de Cologne.

—Je l'inviterai à venir ici le jour de sa naissance, qui se trouve la semaine prochaine ; pour une fois dans ces murs je la garderai.

—Comme elle vient de rejeter ta main, je ne crois pas qu'elle vienne.

—Mais je m'en emparerais d'une manière ou d'une autre ! grommela le baron irrité.

Le petit homme sourit d'un air narquois.

Alors le baron hors de lui, s'avança vers l'étranger, souleva sa lourde botte, donna un coup de pied furieux en criant de toutes ses forces : „Hors d'ici !“ Mais à sa grande surprise, son pied ne rencontra pas de résistance, puis passant à travers la figure sans la déranger, en aucune façon, la jambe s'éleva en l'air, et le baron Katzenellenbogen tomba sur le dos.

Dans le même moment l'étranger porta à ses lèvres l'extrémité de sa longue queue et tira un sifflement si aigu que le cerveau du baron en fut ébranlé et tout étourdi ; ce son ressemblait au cri de soixante-et-quinze locomotives en détrese.

—Relève-toi ! dit l'étranger ; et le baron obéit. Je crois que tu a manqué une troupe de riches marchands ce matin ?

—Oui, malédiction !

—Et que tes hommes ont été taillés en pièces ?

—Oui.

—Du plus tu as été repoussé, sans grandes marques de tendresse, par la demoiselle von Salis.

—Krentz-donnervette ! c'est vraie !

—Tu me parais être en très mauvaise veine, baron Katzenellenbogen. La, la, ne nous fâchons pas, sans quoi je siffle encore. Et l'étranger porta la main à son étrange sifflet. Puis avec un sourire insinuant et persuasif, il continua :

—Mon cher ami, je suis venu pour te rendre service et non pour te lâcher. Aimerais-tu à être indemnisé de la perte injuste que t'ont causée ces misérables marchands ?

Les yeux du baron pétillèrent d'avarice.

—Voudrais-tu te venger de von Schoenberg ?

—Si je le voudrais ! dit le baron.

—Voudrais-tu t'emparer de la jeune Hildegarde,